

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16, 17, 18.

Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle».

André Chastel : «L'homme de la métamorphose».

Pierre Vianson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Bertrand Poirot-Delpech

La légende du siècle

Les mouches qu'André Malraux semblait chasser sans cesse des yeux et des mains, les voici donc libres de se poser sur son visage, où toute l'angoisse et toute l'intelligence humaines ont fini de tressaillir. Voici éteinte la voix syncopée où se bousculaient à tout propos les dieux et les millénaires. Voici réconciliés le pillier de temples et le ministre des musées, le terroriste et l'ami des rois, l'aventurier ivre d'action et l'écrivain saoulé de prose.

Même ceux qui n'arrivaient pas à suivre ce culte lyrique de l'essentiel se découvrent, comme le mécréant conscient que le glas sonne pour tout le monde. L'homme qui disparaît et l'œuvre qu'il laisse sont parmi les plus représentatifs de leur pays et de leur temps, les plus exemplaires de notre civilisation en ruine. En eux pourra se lire toute l'aventure de ce siècle pantelant, que la mort de Dieu et l'échec moral des sciences ont obligé à fonder la grandeur de l'homme sur le néant qui l'écrase.

Ce néant qui fige aujourd'hui sa vie en destin – selon sa formule célèbre – Malraux n'a cessé d'en être obsédé. Dès l'adolescence, il est convaincu, comme Staline le remarquera en soupirant, devant de Gaulle, qu'*«à la fin c'est toujours la mort qui gagne !»*. Non qu'il écarte l'«hypothèse» de la foi en l'au-delà : il a enterré ses fils à l'église, refusé de visiter le Golgotha «en touriste», et, si on en croit l'ancien aumônier de la brigade Alsace-Lorraine, une lueur de cierge a tremblé dans la nuit de ce grand

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

agnostique. Mais il a toujours proclamé qu'il ne «s'abaisserait pas à chercher l'apaisement dans la religion».

Car il s'agit de rendre supportable un sort qui, pour lui, ne l'est pas. A l'inverse d'un Gide ou d'un Giono, Malraux ne se résigne pas à sa condition de mortel comme à une loi de la bonne nature. Il souffre moins de devoir être dépossédé de la vie que de voir, dans cette limite, le signe de notre impuissance à changer le monde. Il dialogue d'ailleurs moins volontiers avec la notion de mort qu'avec celles, présentes partout dans son œuvre, d'humiliation ou de sacrifice.

Dès les exercices fantaisistes de *Lunes de papier* et du *Royaume farfelu* (1926), l'auteur songe à la *Tentation de l'Occident* (1927), c'est-à-dire aux moyens de combler le vide spirituel laissé en Europe par le dix-neuvième siècle. A qui confier l'héritage ? «Que faire de l'âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?» Y a-t-il en l'homme quelque chose de plus permanent que le «cortège ingénu de ses possibilités ?» Comment échapper aux «royaumes métalliques de l'absurdité ?»

Seule solution à ses yeux : l'action. «On trouve toujours l'épouvante en soi, observe Tchen dans *La Condition humaine, mais heureusement on peut agir*»; et Kyo : «Il est plus facile de mourir quand on ne meurt pas seul.» Il ne s'agit pas de se fonder anonymement dans les nouvelles religions que sont les révolutions, mais de donner à l'action une valeur, presque métaphysique, de pari antipascalien.

A la limite, le seul espoir de «laisser une cicatrice sur la terre» ou l'auto-intoxication par n'importe quel projet d'aventurier peuvent tenir lieu de raisons de vivre, comme pour l'orientaliste Vannec lancé, dans la forêt khmère, à la recherche de *La Voie royale* (1930). Le Garine des *Conquérants* (1928), engagé auprès des révolutionnaires de Canton, n'a guère plus d'idéal qu'un légionnaire. Il «sert» faute d'avoir trouvé une signification à son existence. Il est a-moral et a-social comme on est a-thée. Mais sa force vient de ce qu'il a mis son absence de conscience au service d'«autre chose que de son intérêt immédiat». Rendre confiance aux affamés le remplit d'une fierté mystérieuse, où l'auteur trouve motif à ne pas désespérer de l'homme.

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Même quand ce dernier se réalise dans le déguisement, le mépris, ou le meurtre, comme Clappique, Ferral et Tchen de *La Condition humaine* (1933), il tire un certain honneur, et s'attire un réel enthousiasme, de défier à lui seul l'absurdité de sa présence dans l'univers, de rendre possible l'héroïsme.

De la fraternité à l'art

Cultiver sa différence et se forger un destin ne suffisent pourtant pas à mater l'angoisse. Seule la fraternité au combat, sans supprimer le tragique de la mort, réussit à l'égaliser. D'où *L'Espoir* (1937), qu'inspire à Malraux la guerre d'Espagne. L'individu reste capable de se dépasser et de s'oublier au profit d'un prochain qu'il ne connaît pas. L'humanité pourra donc, peut-être, se passer des dieux, et «transformer en conscience, comme le dit Garcia, *une expérience aussi large que possible*».

Mais le désespoir n'est jamais vaincu une fois pour toutes. Au moment de mourir, dans *Les Noyers de l'Altenburg* (1948), Berger, qui aurait toutes les raisons de se reposer dans la satisfaction du devoir accompli et du service rendu, enrage encore : «*Qu'est-ce que l'homme vient donc foutre sur la terre ? O, flamboyante absurdité !*».

La «réponse» que la fraternité de la guerre n'a pas su rendre définitive, le Malraux démobilisé et vacant des années 1944-1958 va la chercher dans l'art comparé. C'est encore sur le sens possible de la vie qu'il demande aux plus lointains chefs-d'œuvre de lui parler, et de dialoguer entre eux au moyen de son *Musée imaginaire* (1952-1955). Que veulent nous dire, d'elles-mêmes et de nous-mêmes, la statue sumérienne ou la Joconde ?

Dialogues au sommet

Et puisque les siècles ne renvoient jamais que l'écho de nos questions, pourquoi ne pas interroger les contemporains qui ont façonné l'histoire ?

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

La dernière métamorphose de Malraux sera donc celle de confident des grands de ce monde. Déjà Garine s'était interrogé : «*Quels livres valent d'être écrits hormis les Mémoires ?*» A l'exclusion, bien sûr, de ce qui n'importe qu'aux individus, et qui est négligeable, le ministre du général de Gaulle répète à ses hôtes des *Antimémoires* (1967) la phrase lancinante de *Monsieur Teste* : «*Que peut l'homme ?*»

Et là encore les répliques ne sont jamais que d'autres questions. Elles rebondissent et laissent le mystère se refermer sur elles, comme les pierres lancées dans un puits. On ne sait d'ailleurs plus au juste qui parle. Qu'elles soient attribuées à de Gaulle – *Les Chênes qu'on abat* (1971), – à Picasso – *La Tête d'obsidienne* (1974) – ou à des interlocuteurs moins augustes – *Hôtes de passage* (1975), – les citations et les formules lapidaires auxquelles condamnent ces échanges d'idées générales paraissent toutes réécrites par l'auteur marquées du sceau de sa propre anxiété et de son art des synthèses hardies, des raccourcis fulgurants.

Un causeur mirobolant

Cet art de convoquer à tout moment les hauts faits et les chefs-d'œuvre de l'humanité n'a pas que des admirateurs fascinés. On trouve des historiens de l'art pour contester l'érudition époustouflante de Malraux et le sérieux de son comparatisme à tout-va. Gide mettait quelque malice à s'avouer «trop bête» pour suivre son jeune ami, et la «petite dame» a pu suggérer finement que le sens de l'«attitude» l'emportait parfois, chez lui, sur la rigueur du raisonnement.

Simone de Beauvoir n'a pas que des reproches politiques à adresser à l'ancien ministre solidaire de la répression en Algérie; elle souligne, en philosophe, les limites d'une réflexion qui se borne souvent à sauter d'une idée ou d'un lieu à l'autre, en équilibre sur ses fameux «*Je pense à...*» Tous les tournants de l'épopée humaine ne s'expliquent pas par des sortes de réactions en chaîne dont seuls quelques génies pressentiraient l'alchimie ! Malraux cède enfin à la vieille superstition française, qu'on retrouve de Guitry à Sartre, selon laquelle les secrets de l'existence tiennent peut-être à

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

des aphorismes ou des mots d'auteur, du genre : «Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie».

C'est pourtant un fait que les plus grands esprits du demi-siècle sont restés pantois devant les acrobaties du causeur que sa femme Clara qualifiait, dès 1925, de «mirobolant». Les entretiens télévisés des dernières années n'ont donné qu'un aperçu, un peu systématique, de ces envolées visionnaires et titubantes où continents et civilisations s'échangeaient leurs intuitions sur cette bizarrerie fondamentale : l'homme au monde. Signe qui ne trompe pas : les narquois qu'agaçait ce goût des cimes n'ont le plus souvent réussi, en voulant s'en moquer, qu'à trahir leur regret de ne pas savoir se tenir aussi haut, si longtemps.

Notre Dostoïevski

S'il lui manquait une justification, cette frénésie de gravité grandiose la trouverait dans le genre littéraire qu'elle a engendré.

Malraux restera l'écrivain qui a cassé le cadre du roman bourgeois pour y faire entrer l'histoire planétaire, l'action politique et les interrogations tragiques qui s'y attachent. Au moins deux générations ont été marquées à vie par cette irruption du réel social et de la philosophie pratique dans la littérature. Tout en se défendant de suivre l'auteur de *La Condition humaine*, un écrivain militant comme Régis Debray n'a pu éviter, avec *L'Indésirable*, de se placer dans la lignée, qu'il récusait, du reportage doublé de constants débats d'idées.

S'il fallait chercher des antécédents, c'est sans doute après Nietzsche, du côté des Russes qu'il faudrait se tourner, et précisément vers Dostoïevski. Les personnages de Malraux ont en commun avec ceux de *Crime et Châtiment* ou des *Frères Karamazov* de représenter exemplairement, à travers un vécu romanesque, les divers aspects possibles de l'aventure humaine.

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L’homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Comme une armée sur un pont...

La présence obsédante de cette aventure est enfin à la source du style.

On peut évidemment sourire des excès auxquels elle conduit. La préhistoire, les gouffres et les firmaments ont tôt fait de surgir au détour de la moindre description. Les mêmes bestioles traversent les mêmes méditations sur l’Acropole pour la seule joie, parfois, du contraste artiste. Il y a du Hugo, du Rostand même dans l’attirail cosmique et le tambourinage de mots trop sonores. L’«*orgueilleuse clameur de la mer stérile*», sur laquelle s’achève *La Tentation de l’Occident*, évoque bien le choc d’images amples et le martèlement déclamatoire, incantatoire, dont Malraux fait dépendre le plaisir d’écrire.

Mais pourquoi se refuserait-il, et nous refuserait-il, le bonheur de penser et de sentir au-delà du sens des mots, grâce à leur musique ? Il vient en effet un moment, de préférence vers les fins de chapitre, où la prose de Malraux s’exalte elle-même du souffle qu’elle produit, s’enfle comme un éloge funèbre sous une pluie glacée, entre en vibration comme une armée au pas sur un pont, ou se repaît de ses propres sons, cloche de bronze longtemps vrombissante après que le battant a cessé sa course. Nous ne sommes pas près de quitter cette zone de retentissement de sa parole haletante.

«*J’ai pris mon siècle sur mes épaules et j’ai dit : “J’en répondrai !”*», hurle avant de mourir le héros des *Séquestrés d’Altona*. Hugo d’un siècle dont Sartre serait le Voltaire. Malraux en aura vécu et écrit, à lui seul, la légende.

André Chastel

L’homme de la métamorphose

«C’est l’intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier» disait Malraux à propos du roman de Faulkner. «C’est l’intrusion de l’histoire de l’art dans la tragédie grecque», pourrait-on dire à propos de cette vaste et sinieuse entreprise commencée

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

avec *Le Musée imaginaire* et arrivée à son terme avec *L'Intemporel* paru hier chez Gallimard. On dirait que Malraux avait pris en grand poète son rendez-vous avec la mort. Les dernières lignes de son livre le déclarent : «Nés ensemble, le musée imaginaire, la valeur énigmatique de l'art, l'intemporel, mourront sans doute ensemble. Et l'homme s'apercevra que l'intemporel non plus n'est pas éternel.» Et la dernière image qu'il nous livre est la roue de Çiva du musée de Madras.

Dans toute sa vie ont été présents l'image et l'objet, les deux faces de l'art. L'exposition organisée chez Maeght en 1973 l'a généreusement – mais encore incomplètement – montré. Dès qu'il apparaît, armé de pied en cap de culture et d'intelligence, le cinéma allemand, les illustrations «farfelues», les statues khmères, lui tiennent compagnie.

Déjà, l'intuition que le «surréal» est toujours en cause dans l'art et la certitude que le dialogue de l'Orient et de l'Occident à travers les formes déplace définitivement toutes les perspectives. Sa prodigieuse jeunesse développe dans toutes les directions des contacts, des amitiés, des expériences, qui mûrissent un amateur d'art et font de cet homme d'action – on disait alors avec admiration un «aventurier» – un explorateur attentif des musées. La guerre était à peine finie que le monde de la culture reçut le choc de *La Psychologie de l'art*, à laquelle il travaillait depuis toujours et qu'il annonçait depuis dix ans, sous la forme brillante, admirablement illustrée, difficile et impérieuse du *Musée imaginaire* (1947).

On a du mal à faire saisir trente ans après l'effet extraordinaire produit par cet ouvrage et ceux qui ont suivi. Distribuées en chapitres dans les revues, puis regroupées, remaniées, explicitées dans des conférences spectaculaires, comme celle du Metropolitan Museum de New-York en 1954, prolongées par des préfaces enthousiastes comme celle de la présentation des manuscrits à la Bibliothèque nationale que demanda Julien Cain (1955), puis au temps du ministère des Affaires culturelles, par les grandes oraisons funèbres de Braque, de Le Corbusier, toutes ces pages ont complètement transformé le discours sur l'art dans notre pays et peut-être dans le monde. Avec le

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

thème majeur, sans cesse nuancé, répété, que l'artiste n'est pas «le transcripteur du monde mais son rival».

Parfaitement conscient – et même de plus en plus conscient – de la situation complexe et embarrassée de l'art moderne, Malraux est vite apparu comme le seul auteur capable d'embrasser, au prix de raccourcis fantastiques et d'aperçus qu'il faut bien traiter de fulgurants, le déroulement ou l'enchevêtrement de formes et de styles auquel se ramène finalement pour lui toute l'aventure humaine.

Le travail des archéologues en Mésopotamie, en Chine, le fascinait; le cheminement attentif des érudits à la recherche des maîtres ressuscités depuis peu : Vermeer ou Georges de La Tour, l'intéressait. Mais il s'agit pour lui de tirer brusquement de leur savoir comme une substance incandescente, à laquelle tout le monde sauf lui se brûlerait les doigts, à savoir les relations où l'on voit la force du destin aux prises avec... la candeur ou le génie. D'où les fameux balancements : «Ce qui sépare Titien d'un fétiche et même de Matisse, c'est que Titien tentait d'apporter le monde et la peinture à l'homme, que le fétiche tente d'apporter l'homme à l'inconnu, et que Matisse tente de l'apporter à la peinture». Tout le monde ne comprenait pas, mais la volubilité contraignante de Malraux rendait certaines platitudes impossibles. Il a fait naître un sentiment plus sérieux et une plus grande responsabilité à l'égard de «l'art du monde».

Le *Musée imaginaire* introduisait une surenchère si élevée, et parfois dans le ton si inattendue et excessive, qu'aucune discipline ne pouvait s'ajuster à ses propositions, mais en recevait fatalement – et souvent par contradiction – un stimulant. Deux grandes idées parcourent et unifient cette étonnante construction, qui n'a cessé d'ailleurs de se refaire, de se compliquer, de se retourner sur elle-même d'un ouvrage à l'autre, jusqu'aux tourments bizarres de *La Tête d'obsidienne* (1974). La première de ces lignes directrices, qui a donné son titre et son sens au *Musée imaginaire* est que l'avènement de la photographie parmi les médias culturels change tout. Malraux a certainement eu connaissance par son ami B. Groethuysen de l'article, aujourd'hui classique, de W. Benjamin sur *L'œuvre d'art à l'époque de la reproduction mécanique* (1936), c'est-à-

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16, 17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

dire sur la nouvelle circulation des œuvres par l'image indirecte, qui change le statut de l'artiste et supprime l'«aura» de l'œuvre. Malraux tire de cette constatation une vue toute contraire, à savoir la lente et invincible coagulation d'une galerie universelle, où se multiplient les rencontres, et donc les trouvailles : «Chardin, désormais, ne combattra plus Michel-Ange désarmé».

Les savants ont été d'ordinaire flattés de voir leurs travaux intégrés à ces développements «littéraires», mais déconcertés de l'exaltation avec laquelle Malraux découvrait la situation aventureuse provoquée par le «musée imaginaire» : l'éclairage change la nature d'une sculpture romane, l'agrandissement conjugue une miniature avec un vitrail, «la reproduction a créé des arts fictifs». C'est qu'au-delà d'une universalisation de fait, le *Musée imaginaire* permettait de mettre en évidence l'enchaînement entre tous les arts, les liaisons historiques ou idéales entre les formes, bref, de dévoiler la succession ou la concurrence des styles comme l'ordre des «Métamorphoses». Le mot a pris une importance croissante dans le discours de Malraux, avec une insistance anxieuse, quand il aborde l'art moderne. Que comprenons-nous vraiment de tant d'objets, venus du fond des âges ou recueillis de notre propre sol, qui nous étonnent et parfois nous fascinent ? Pour Malraux, nous en comprenons ce qu'ils nous inspirent; cette conclusion d'un subjectivisme radical, qu'aucun historien ne peut suivre, est, en effet, ce qui convient à l'art moderne et peut éclairer sa pratique et ses aventures. Et le dernier héros sur lequel Malraux n'a plus cessé de revenir, parce qu'il a incarné cette joie et ce tourment de récupération insatiable, c'est finalement son «ami» Picasso, «habité par la métamorphose plus profondément que par la mort».

Dans les derniers volumes qui viennent de se succéder : *L'Irréel* (1974), *L'Intemporel* (1976), Malraux a tenté d'ordonner la matière de ses traités dans une perspective plus simple, plus monumentale, moins trouble. Au principe du «sacré» qui vise l'éternel, succède, à la Renaissance, l'imaginaire, qui implique un rêve d'immortalité; et, depuis Delacroix et Manet, l'agnosticisme de notre civilisation fait de l'art devenu autonome et souverain une force qui ne connaît plus ni surmonde ni histoire, et se noue en quelque sorte sur elle-même. Il n'est pas sûr que l'on cerne bien

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

ainsi le développement des derniers siècles. Ces grandes articulations apparaissent dans le lent mouvement d'un style plus sourd comme le commentaire poétique d'un «musée personnel» aux ouvertures innombrables. «Ce n'est pas plus une histoire de l'art que *La Condition humaine* n'est un reportage sur la Chine.

Au moment où cet homme extraordinaire s'éloigne à jamais, les derniers chapitres de son dernier livre prennent un relief pathétique, qui le grandit. Ils annoncent avec une vigueur impitoyable la fin du «musée imaginaire» détrôné comme agent suprême de la culture par l'«audio-visuel», la nouvelle forme des médias; le génie de Malraux en discerne l'avenir dans des débuts qui ne dessinent encore qu'une préhistoire. L'écran, puisque c'est de lui qu'il s'agit, accélère, réunit, prolonge et peut ramener des configurations mentales qu'on croyait disparues : «Le téléspectateur couche avec une réincarnation plutôt qu'avec un fantôme...» Ces pages visionnaires sont plus denses et souvent plus humaines que bien des sociologies de la culture.

Dans cet acte (inachevé) de lucidité, Malraux a été merveilleusement fidèle à son rôle. Personne n'a saisi et exposé comme lui l'investissement de la pensée par les images et les objets. Personne n'en a plus généreusement et librement joué. Toujours épris du grandiose, il engagea avec Georges Salles la maison Gallimard à publier une collection : «L'Univers des formes» qui a été l'honneur de l'édition française depuis 1960. Il s'en occupait beaucoup avec la gentillesse et la bonne grâce qu'il savait avoir. Il faut l'avoir vu au milieu des photographies encombrant le bureau ministériel, comme s'il entreprenait une immense réussite. Il avait heureusement aussi en partage ce don, qu'il attribuait à Picasso, de la «surprise émerveillée». C'est peut-être le grand bénéfice de cette vie de familiarité avec l'art.

Pierre Viansson-Ponté

Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

André Malraux est né à Paris le 3 novembre 1901...Ainsi débutent ses biographies officielles, même celles qu'il a corrigées de sa main. Cent livres, mille articles l'assurent. Pourtant est-ce bien vrai ? Rien n'est sûr. «*Il est admis*, lit-on dans les *Antimémoires*, *que la vérité d'un homme c'est d'abord ce qu'il cache*». Admis par qui ? Par tout le monde – ou par Malraux ? Lisons encore : «*Et puis, quoi ! Je m'intéresse à la lucidité, je ne m'intéresse pas à la sincérité. D'ailleurs, on s'en fout*». C'est Paul Valéry qui parle ainsi à Malraux – à moins que ce ne soit Malraux qui le dise à Valéry. Peu importe.

Admettons : André Malraux est né à Paris le 3 novembre 1901. Etudes : au lycée Condorcet, diplômé de l'Ecole des langues orientales. Marié en 1921, divorcé en 1946, remarié en 1948. Quatre enfants. Carrière : mission archéologique au Cambodge (1923). Voyages en Chine, en Arabie, en Allemagne et en U.R.S.S. Homme de lettres, prix Goncourt (1933). Participe à la guerre civile d'Espagne (1937). Mobilisé (1939). Prisonnier (1940). Evadé. Participe à la Résistance. Interné (1944). Libéré. Participe à la campagne d'Alsace et d'Allemagne (1944-1945). Ministre (1945-1946). Membre du conseil de direction du R.P.F. (1947). Ministre d'Etat, chargé des Affaires culturelles (juillet 1959-juin 1969), président-fondateur de l'Institut Charles-de-Gaulle (depuis 1971). Membre du conseil des musées de France (depuis 1951). Docteur *honoris causa* en sanscrit de l'université de Bénarès (1965), docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford (1967). Œuvres : six romans, divers essais, ouvrages sur l'art, un film. Décorations : officier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, D.S.O., commandeur de la République espagnole, grand-croix et grand officier de nombreux ordres étrangers. Voilà : tout est dit – c'est-à-dire rien, exactement rien. Car tout est peut-être vrai, mais rien n'est sûr – et finalement tout est faux.

Reprenons les *Antimémoires* : «*Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne. J'ai peu et mal appris à me créer moi-même, si se créer c'est s'accommoder de cette auberge sans routes qui s'appelle la vie... Je ne m'intéresse guère*».

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Son père, Georges Malraux (selon le *Who's who*), issu d'une vieille famille d'armateurs de Dunkerque plus ou moins ruinés, dirigeait l'agence parisienne d'une banque américaine. Il était séparé de sa femme, Berthe, quand l'aîné de leurs trois fils, André (mais à l'état civil il s'appelle Georges et son père se prénomme Fernand, non Georges – d'ailleurs, quelle importance ?), secoue à dix-huit ans la tutelle maternelle pour vivre sa vie. Il habite en meublé avenue Rachel, à Montmartre, puis à l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, fréquente distraitement les langues orientales, «chine» chez les bouquinistes pour le compte d'un marchand de livres rares, consent quelques besognes chez les éditeurs, pâlit notamment sur des ouvrages licencieux tirés de Sade, parvient à faire publier un petit livre, *Lunes en papier*, dédié à Max Jacob et qu'illustre Fernand Léger.

«Il sera orientaliste et finira au Collège de France comme Claudel»

C'est un Pierrot lunaire et efflanqué, au visage osseux mais romanesque, avec ses yeux ardents et cette mèche noire rebelle qu'il rejette sans cesse d'un geste nerveux en tirant sur son éternelle cigarette, un de ces garçons dont on pense : «*Il sera très beau à trente ans*». Un dilettante à l'érudition cinquante dont la conversation semble un jaillissement éblouissant et puis qui, soudain, tombe dans de longues rêveries. Séduisant en diable (ou plutôt en dyable, comme il écrit sous les croquis étranges qu'il griffonne fiévreusement depuis trente ans, et même au conseil des ministres). Clara Goldschmidt, fille de riches israélites allemands, tombe sous le charme.

Ils partent ensemble pour un long voyage indolent qui débute à Florence; ils rentreront en août 1921, lorsqu'ils n'auront plus le sou : Voyage de noces avant le mariage : celui-ci est célébré le 26 octobre. «*Nous divorcerons dans six mois*» dit Clara. Ils se sépareront en 1939 et divorceront en 1946. Elle gardera le nom de Clara Malraux : «*Elle ne l'a pas volé !*», consentira-t-il.

Le garçon qui voulait vivre sa vie habite chez les parents Goldschmidt, d'ailleurs peu satisfaits de leur gendre, avenue des Chalets à Auteuil. Il fait valser l'argent de

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Clara et achètera en Bourse, avec les mines mexicaines et d'autres pieds humides, quelques simulacres d'émotion, jusqu'à épuisement complet de la dot et de l'héritage.

La «mission archéologique en Indochine» commence en octobre 1923, de façon fort bourgeoise : lettre d'introduction du ministre des colonies, Albert Sarraut, bénédiction des bons pères qui recommandent l'archéologue. Clara, et leur compagnon Louis Chevasson, à leurs missionnaires : on a des relations, sinon un billet de retour. Max Jacob s'exclame : «Une mission à Malraux ! Il sera orientaliste et finira au Collège de France, comme Claudel. Il est fait pour les chaires !» Avant de partir, il a fallu lever l'hypothèque du service militaire : après un mois de caserne passé à l'infirmerie, la caféine aidant, c'est la réforme. A nous deux l'Asie !

Des aventuriers ? Plutôt des irréguliers. L'équipée finira par la visite matinale de deux policiers de Phnom-Penh, qui, sur dénonciation, bien sûr, saisissent sept statuettes détachées au ciseau à froid du temple khmer de Banteaï-Srey, en pleine brousse, et coltinées non sans peine dans des malles chinoises. De grandes statuettes : 1.000 kilos, évaluées à 1 million de francs, dit le rapport. Six mois d'instruction. Le 21 juillet 1924, verdict du tribunal correctionnel de Phnom-Penh : Malraux, trois ans ferme, Chevasson, dix-huit mois. Clara rentre en France, bâte le rappel, quête les signatures. André Gide, François Mauriac, André Maurois, Jean Paulhan, André Breton, Louis Aragon, donnent leur nom. Anatole France télégraphie. Ce jeune homme est un amateur d'art, pas un voleur. La cour d'appel de Saignon fait marche arrière : un an, et le sursis. Retour en France. Retrouvailles avec Clara; il apprend qu'à la faveur des six mois d'instruction elle s'est engagée politiquement, et à l'extrême gauche – puisque Malraux a choisi.

La seconde équipée indochinoise, en 1925, sera marquée par la fondation de *L'Indochine*, quotidien du rapprochement franco-annamite, que le gouverneur général de France voit d'un fort mauvais œil, étrangle et finalement interdit, au bout de quelques mois, en août 1925. Après ? Mystère. Peut-être Canton, où un homme de trente-deux ans, réfugié du Hounan, Mao Tsé-toung, milite – comme Malraux ? – dans la fraction communiste du Kuomintang ? En tout cas, à la fin de l'année, *L'Indochine*

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

enchaînée paraît, clandestinement, à Saïgon, pour quelques semaines, puis le rideau tombe sur l'Asie.

Il se relèvera à Paris sur une impressionnante bibliographie : 1926, *La Tentation de l'Occident*, dialogue entre un jeune Oriental et un Occidental déraciné; 1927, le manifeste *D'une jeunesse européenne*; 1928, *Royaume farfelu*, révolte imaginaire, qui remet à la mode un mot qui restera. La même année, le premier des grands romans, *Les Conquérants*, que suivront en 1930 *La Voie royale* et en 1933 *La Condition humaine*. Après la notoriété, c'est la célébrité, le Tout-Paris aux pieds du héros de trente-deux ans qui pourtant s'avance «*poignard à la main*», écrit François Mauriac, vers cette société qu'il tourne en dérision et dont il prédit la chute. Et Mauriac se demande ce que va donner «*l'intrusion de la réussite dans un destin orienté par le désespoir*», ajoute même, voyant extra-lucide : «*Après tout, l'ambition est une issue possible*».

De la guerre d'Espagne à la Résistance

T.E. Lawrence a toujours fasciné Malraux. Va pour l'Arabie ! Avec Corniglion-Molinier, plus tard général et ministre, c'est le survol du désert saoudien à la recherche de la capitale de la reine de Saba, Roubat-El-Khal, perdue depuis des millénaires. Décevant. Après tout, et l'Europe, cette Europe qu'un caporal autrichien nommé Hitler commence à enfiévrer ? Malraux écrira : «*Tout homme actif et pessimiste est ou deviendra fasciste, sauf s'il a une fidélité derrière lui*». Et aussi : «*Il est naturel que l'esprit révolutionnaire ne soit pas hostile à l'aventurier, allié contre leur ennemi commun...*» L'aventure révolutionnaire, ce sera d'abord l'antinazisme, l'antiracisme, les échanges avec Trotski exilé, le congrès des écrivains soviétiques à Moscou (août 1934) et la rencontre avec Gorki, la protestation des intellectuels contre le procès de Dimitrov, qu'il porte à Berlin avec André Gide, le cri pur du *Temps du mépris* (1935) qu'il en rapporte. Tout cela reste dans le domaine des idées. Voici l'action offerte, aux portes : la guerre civile d'Espagne éclate et Malraux s'engage sur-le-champ du côté républicain. Il organise l'aviation étrangère, qui donnera au gouvernement espagnol ses

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «*La légende du siècle*». – André Chastel : «*L'homme de la métamorphose*». – Pierre Viansson-Ponté : «*Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets*».

premiers succès et retardera sa défaite, combat avec elle, reçoit trois blessures, les soigne en plaidant aux Etats-Unis, en France, en Angleterre la cause des républicains, et surtout conçoit et enfante *L'espoir* (1937), impérissable témoignage en forme de diptyque, le livre et le film, double chef-d'œuvre. Après la célébrité, c'est la gloire : en mêlant l'aventure individuelle à la révolte collective, à l'angoisse et au courage le sentiment de l'absurde – avant Sartre et tout autrement que Camus, – il influe plus profondément qu'il ne l'imaginait lui-même sur la génération de cette trouble avant-guerre, comme il fascinera, un temps, les adolescents désorientés de l'immédiate après-guerre. Car la plus belle aventure est encore devant nous, devant lui : celle de la Résistance.

1939 : année des ruptures. Le passé est depuis longtemps aboli : le grand-père flamand s'est ouvert le crâne d'un coup de hache – «*une mort de vieux Viking*», dira son petit-fils, et ce sera vrai puisqu'il la décrit ainsi, même si le grand-père n'est mort que plus tard. Fernand Malraux, le père, s'est suicidé vers 1930 (bien que tous les biographes disent 1915). Berthe, sa femme, n'est plus. Clara s'éloigne avec sa fille Florence. Josette Clotis, romancière, rencontrée au retour d'Espagne, apparaît; elle mourra tragiquement à Brive en septembre 1944. D'autres drames : Roland et Claude Malraux, ses frères, périront à trente-deux et vingt-deux ans dans la Résistance. Le premier laisse une jeune veuve, Madeleine, pianiste de talent, et un fils né en 1944, Alain. Madeleine Malraux deviendra en 1948 la troisième femme d'André Malraux. Les Erinyes s'acharnent : Gauthier, vingt et un ans, et Vincent, dix-huit, les deux fils nés de la seconde union, se tueront en 1961 sur une route ensoleillée de Bourgogne. «*O flamboyante absurdité !*» Autre rupture, moins déchirante : avec le communisme, qui a d'ailleurs toujours considéré ce singulier compagnon de route d'un moment avec une extrême méfiance, payée de retour, et mutuellement justifiée. «*Je me suis évadé en 1940 avec le futur aumônier du Vercors*» : c'est la première phrase des *Antimémoires*, où l'on trouve aussi le récit d'une action des chars pendant la «*drôle de guerre*». L'engagement dans la Résistance ira de soi, et le colonel Berger des maquis de Corrèze aura enfin sa revanche : l'aventure qu'il a poursuivie au bout du monde, la révolution qu'il a rêvée de

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

Canton à Teruel, sont là, sur son sol. Il s'y lancera pleinement, après avoir songé à rejoindre la France libre.

Qui a rencontré alors cet étrange Berger ne peut l'oublier. Le feutre à la Scarface ou le béret vissé sur la tête, allumant l'une à l'autre les cigarettes anglaises trouvées dans la pointe des «containers» parachutés – signe extérieur d'importance dans la clandestinité, – il monologuait, gouailleur et piaffant, sur «les copains», «le père Churchill» et «le gars de Gaulle», terminant chaque période par un «à vous de jouer», qu'il fallait se garder de prendre au pied de la lettre pour une invitation à donner la réplique.

En secret, il sacrifiait à son vice, l'écriture, composant cette *Lutte avec l'Ange*, dont la première partie seule, *Les Noyers de l'Altenburg*, échappera à la destruction et sera l'un des grands livres nés dans cette guerre. Il allait ainsi, grave et désinvolte à la fois, de Brive à Montauban et d'Albi à Agen, jusqu'aux jours proches de la libération, où sa voiture, arborant un fanion tricolore, fut prise comme cible par un détachement allemand, et où il se retrouva, blessé, aux mains de la Wehrmacht, puis de la Gestapo de Toulouse. La prison, un simulacre de fusillade, la menaçante proximité de la torture. «Berger ? Je suis André Malraux», dit-il orgueilleusement à ses geôliers. Il était temps : l'imbroglio familial des prénoms faisait qu'on le prenait pour son frère. S'il faut mourir, autant que ce soit sous son nom.

Vient la délivrance. La formation de la brigade Alsace-Lorraine – mille cinq cents hommes armés de prises de guerre, vêtus d'uniformes hétéroclites, transportés en gazogènes, en camionnettes et en voitures de police, – sa participation aux combats de la première armée en appui des chars de la 2^e D.B. en Alsace, à Dannemarie, au mont Sainte-Odile, à Strasbourg enfin, puis la ruée au-delà du Rhin. Les *Antimémoires* redressent une erreur communément commise : la première rencontre avec de Gaulle ne se place pas sur le front et n'a pas été saluée par la phrase célèbre de Napoléon sur Goethe («Enfin, j'ai vu un homme»), mais elle s'est déroulée plus prosaïquement rue Saint-Dominique. Mieux : un intermédiaire bienveillant ou machiavélique aurait machiné

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

l'entrevue sur de fausses requêtes réciproques de telle sorte, a écrit un jour André Malraux, que «plus tard je devinai que le général de Gaulle ne m'avait jamais appelé».

Conseiller technique auprès du général, il devient son ministre de l'Information en novembre 1945 : que de chemin parcouru ! Mais l'expérience sera brève puisque, le 20 janvier 1946, c'est le départ soudain. Pourtant le souverain a rencontré son chantre, l'écrivain a trouvé son prince. Leurs routes ne se sépareront plus.

Stendhal s'efface devant celui que Pierre de Boisdeffre décrit comme «un Barrès rajeuni et réussi». Sur les tribunes du R.P.F., Malraux apporte le frisson révolutionnaire et, dans les conseils du mouvement gaulliste, la rigueur d'un Saint-Just, la passion d'un Mirabeau, la fidélité d'un Berthier. Ce qui ne l'empêche pas d'aller contempler entre deux meetings les Goya et de leur consacrer une étude. L'entreprise du R.P.F. s'enlise dans les marécages électoraux où Malraux, pour sa part, a refusé de patauger; le général retourne à la campagne haute-marnaise, le poète aborde une nouvelle aventure : celle de l'art.

Ayant promis une introduction de cinquante pages, il en écrit six cents, compose volume après volume son *Musée imaginaire*, partage son année entre Crans-sur-Sierre, Ispahan, Messine et Boulogne-sur-Seine, avec de temps en temps un détour par Colombey, un crochet par la rue de Solferino. C'est mai 1958, enfin, c'est la seconde aube du gaullisme. Une prodigieuse conférence de presse du ministre du verbe restitue le lien permanent entre l'action et la pensée, la méditation historique où s'allie l'éloquence lyrique à la sobriété elliptique. Claude Vannec de *La Voie royale*, Garine des *Conquérants*, Kyo mais aussi Ferral de *La Condition humaine* et surtout Vincent Berger des *Noyers de l'Altenburg* parlent par la bouche d'André Malraux, qui semble plagier André Malraux.

La suite est assez présente à tous les esprits. C'est Paris blanchi, Chagall à l'Opéra et Masson au Théâtre de France, Maillol au Carrousel, Giacometti à l'île de la Cité, Adam, Arp, Viera da Silva travaillant pour les Gobelins et Sèvres. C'est Balthus à la Villa Médicis, la *Vénus de Milo* à Tokyo, *La Joconde* à New-York et à Paris les chefs-

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

d'œuvre de l'Iran, de l'Inde, du Japon, les trésors des églises, Picasso et Toutankhamon. Ce sont les leçons particulières d'histoire de l'art données au général, qui, à la Maison de la culture de Bourges, devant le gigantesque stable de Calder et les Miro, les Bissière – et encore Arp, Picasso, Chagall, – reprend malaisément son souffle pour consentir : «C'est bien disposé. Cela fait un ensemble assez saisissant».

Les grandes rencontres : Nehru retrouvé, Kennedy, Mao, et cent voyages où la politique est un art et l'art une politique. Des lois : secteurs sauvegardés, inventaire monumental, programme des sept monuments, Maisons de la culture, centres dramatiques... «Je suis le seul ici à ne pas savoir ce que c'est que la culture», dit-il au conseil des ministres. Et puis ses discours au pathétique syncopé, clamés dans un emportement saccadé, place de l'Hôtel-de-Ville le 14 juillet, place de la République le 4 septembre, au Trocadéro, au Palais des sports : «La V^e République, ce n'est pas la IV^e plus le général de Gaulle». «M. Mitterrand n'est pas le successeur, il est le prédécesseur». Chaque année, lors du vote du budget des Affaires culturelles – un demi pour cent des dépenses de l'Etat – on se bouscule pour l'entendre dans les tribunes du Palais-Bourbon et même, ce qui est plus rare, dans l'hémicycle. Il est le Froissart du règne, mais aussi son Bossuet. Il fera un volume de ses oraisons funèbres en forme de prosopopées : Braque, Le Corbusier, Jean Moulin, «le chef d'un peuple de la nuit».

Mai 1968 ne surprend guère le témoin de son temps, si le ministre n'est pas moins pris au dépourvu que ses collègues. Pourtant l'explosion de la jeunesse, les barricades, les harangues passionnées des gauchistes, ne lui inspirent aucune de ces formules à l'emporte-pièce, aucune de ces méditations lyriques qui lui sont familières. Simplement, il mesure l'étendue de la rupture avec son univers : il n'est plus du côté du mouvement, mais un ministre du parti de l'ordre. Alors, il reste étrangement silencieux, presque absent. Tandis que s'engage la procédure du divorce entre de Gaulle et les Français, procédure qui sera expédiée en moins d'un an, il s'éloigne, lui, de la politique. Et quand le général regagne Colombey et rentre dans l'Histoire, André Malraux, entreprenant une fresque historique de la Résistance, a déjà retrouvé son autre vieux démon, avec l'action : l'écriture. Après un dernier effort toutefois, une ultime et vaine adjuration à

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

l'héritier présomptif, et à ses yeux bien présomptueux, pour que ce Georges Pompidou auquel il prédisait cependant l'année précédente «un destin» ne devienne pas le Brutus de son empereur. «On ne pourrait fonder aucun après-gaullisme, dit-il, sur la défaite du gaullisme». Le gaullisme sera défait et l'après-gaullisme fondé.

L'homme privé retrouve d'autant plus aisément une vie privée qu'il est en train de vivre un nouvel amour, un amour d'automne, une surprise que lui réservait encore la vie. Séparé de Madeleine, il a retrouvé une amie d'autrefois et entrepris de renouer avec Louise de Vilmorin le fil d'une familiarité brisée avec la trentaine. Elle est gaie, légère, poétique et tendre. C'est bien la tendresse qui les lie, non la passion. Las ! le lendemain de Noël 1969, Louise meurt subitement. C'est un arrachement une fois de plus, mais non la solitude. Malraux continuera à vivre dans les lieux qu'elle hantait et il a trouvé une famille.

«La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache»

Le 11 décembre 1969, quinze jours exactement avant la mort de Louise, il avait déjeuné à Colombey. Dernière entrevue dont il tirera un grand récit. «Ce livre, écrit-il, en tête des *Chênes qu'on abat*, est une interview comme *La Condition humaine était un reportage...*» Ainsi c'était un reportage ! Malraux reporter en Chine, c'était Stendhal à Waterloo et *La Chartreuse* aussi était un reportage. Ah ! Si Chateaubriand, au lieu de bavarder à Prague avec cet imbécile de Charles X qui n'avait rien à dire, était allé à Sainte-Hélène, quelle «interview», quel «reportage» il eût pu faire !

C'est Malraux qui soupire ainsi pour le confrère qui a manqué le coche. Car lui, il ne l'a pas manqué : il y est allé à Sainte-Hélène (Haute-Marne). Et il n'a pas perdu son temps. Il ne gaspille pas le nôtre. Un grand et beau poème tragique, tantôt lyrique, tantôt cynique. Malraux a besoin de l'éprouvé, mais le vécu chez lui devient tragédie et il ne cesse au fond de parler de lui en face de celui qui, lui aussi, ne cesse de parler de cet autre lui-même qu'il nomme Charles. Boutades, anecdotes, souvenirs ou diatribes : ce

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16, 17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

sont les scories, drôles ou instructives d'ailleurs, c'est l'ariette. Mais au fil des pages montent l'hymne et le thrène.

L'hymne du général à la France, la sienne, pas celle d'aujourd'hui, pas celle des Français qui, eux, «*n'aiment pas la France*». Le thrène, obsédant : «*Pourquoi vivre ?*», «*Pourquoi faut-il que la vie ait un sens ?*», «*A la fin, il n'y a que la mort qui gagne*». Qui parle, de Gaulle ou Malraux ? Le géant bientôt foudroyé ou le ministre de la parole ? L'émotion, comme souvent, tourne en gouaille : «*On dressera une grande croix de Lorraine sur la colline... Elle incitera les lapins à la résistance*». On l'a dressée. Malraux est venu, il a grommelé, puis il s'est tu. Plus de discours, c'est fini. Simplet, quelques monologues encore, désabusés, qu'enregistre respectueusement la télévision ou parfois quelque visiteur étranger. On apprendra ainsi que de Gaulle s'est très consciemment suicidé avec le référendum fatal d'avril 1969, joué à la roulette russe, ce qui scandalisera d'autres fidèles.

Des livres : il écrit avec une sorte de fureur, comme s'il se battait cette fois contre le vieil ennemi qui toujours gagne, le temps. *La Tête d'obsidienne* (1974), fulgurante méditation sur Picasso, ouvre une controverse; *Lazare*, où il décrit son hospitalisation, est appelé «anti-mémoires d'outre-tombe»; *L'Irréel* cherche la clef universelle de l'art, de la Renaissance à Manet. L'année suivante, *Hôtes de passage*, fragment du *Miroir des limbes*, prend place entre les *Antimémoires* et *Lazare*. Tout récemment, *L'Intemporel*... Des discours : au plateau des Glières pour les maquisards de Savoie, sur le parvis de la cathédrale de Chartres pour les femmes rescapées de la déportation. Des portraits télévisés : celui de Françoise Verny est le plus éloquent, le plus considérable. Des idées : réformer les techniques de la démocratie, pousser l'audio-visuel qui sera la prochaine alphabétisation. Et, toujours, le jeu de marionnettes, sinistre, de l'actualité mondiale. Un bouillonnement.

Entre tous les livres, toutes les études, signés de Gaëtan Picon, Claude Mauriac, Pierre de Boisdeffre, Robert Payne, Jean Lacouture et dix autres, cette mince brochure scolaire parue en 1955 : *André Malraux. Pages choisies, Petits classiques illustrés*. Ouvrons-la : «*Sujets de compositions françaises. Commentez ce mot de Malraux : "Un*

Le Monde, 24 novembre 1976, n° 9901, p. 1, 16,17, 18. – Bertrand Poirot-Delpech : «La légende du siècle». – André Chastel : «L'homme de la métamorphose». – Pierre Viansson-Ponté : «Ma vie sanglante et vaine... un misérable petit tas de secrets».

intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie» Une belle phrase. Quel est l'auteur de la brochure, le professeur qui a fait ce choix ? Voici : un agrégé des lettres, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, nommé Georges Pompidou. Et qui a dit : «*La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache*».

Que sait-on de la vie d'André Malraux ? Presque rien : «*Ma vie sanglante et vaine...*» «*Qu'est-ce qu'un homme ? Un misérable petit tas de secrets...*» D'ailleurs, peu importe. Et lui, qu'en sait-il ? Peu lui importe : «*Je ne m'intéresse guère*».